Robert Muchamore

TIREURS D'ÉLITE

CHERUB - *les origines*

Extrait de la publication

Henderson's Boys VI :
Tireurs d'élite

www.casterman.com

casterman
87, quai Panhard-et-Levassor
75647 Paris cedex 13

Publié en Grande-Bretagne par Hodder Children's Books, sous le titre : *One Shot Kill*
© Robert Muchamore 2012 pour le texte.

ISBN : 978-2-203-08511-4
N° d'édition : L.10EJDN001099.N001
© Casterman 2013 pour l'édition française.
Achevé d'imprimer en août 2013, en Espagne.
Dépôt légal : octobre 2013 ; D.2013/0053/423
Déposé au ministère de la Justice, Paris (loi n° 49.956 du 16 juillet 1949
sur les publications destinées à la jeunesse).

Tous droits réservés pour tous pays.
Il est strictement interdit, sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, de reproduire (notamment par photocopie ou numérisation) partiellement ou totalement le présent ouvrage, de le stocker dans une banque de données ou de le communiquer au public, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit.

Robert Muchamore

TIREURS D'ÉLITE

Traduit de l'anglais par Antoine Pinchot

casterman

PREMIÈRE PARTIE

16 mai 1943 – 1er juin 1943

Extrait de la publication

Au milieu de l'année 1943, la Seconde Guerre mondiale a tourné en faveur des Alliés. L'armée du Reich est défaite en Afrique et sur le front de l'Est. Les bombardiers britanniques et américains pilonnent sans relâche les villes allemandes.

Pourtant, Hitler croit toujours à la victoire. Il est convaincu que le pacte qui lie l'URSS aux États-Unis volera bientôt en éclats, et que ses nouvelles armes révolutionnaires lui permettront de renverser la situation.

CHAPITRE PREMIER

Le *Fat Patty* était un bombardier quadrimoteur B-17. Si son équipage était exclusivement composé d'Américains, il était placé sous commandement britannique, au sein d'un escadron de la Royal Air Force formé pour les opérations spéciales. Il avait pris les airs quatre heures plus tôt et filait vers les côtes françaises. Outre le pilote, le copilote et le navigateur qui occupaient le cockpit, l'appareil avait à son bord sept spécialistes chargés de l'équipement électronique et des tourelles de défense, ainsi que deux agents de renseignement qui s'apprêtaient à être parachutés en territoire occupé.

L'équipage du *Fat Patty* était composé de vieux briscards. À plusieurs reprises, ils avaient semé les chasseurs de nuit de la Luftwaffe[1] et bravé les défenses antiaériennes pour larguer des espions au fin fond de l'Allemagne ou des armes aux groupes de résistants d'Europe de l'Est.

À leurs yeux, cette intrusion dans le ciel français n'était qu'une mission de routine. Après le décollage, l'appareil avait survolé la Cornouailles puis décrit un arc au-dessus de l'Atlantique, où aucun appareil allemand n'osait plus s'aventurer. Les agents devaient être parachutés en pleine campagne, à quelques kilomètres de la ville portuaire de Lorient et de sa base de sous-marins fortifiée.

1. Nom porté par l'armée de l'air allemande de 1935 à 1945.

L'opérateur radio se prénommait Dale, mais ses compagnons l'appelaient « le vieux ». Il avait trente-cinq ans, soit dix de plus que le pilote. Les autres membres d'équipage étaient plus jeunes encore.

Dale frotta ses mains gantées, souleva l'un de ses écouteurs et se tourna vers la jeune fille accroupie derrière lui, son parachute serré contre la poitrine.

— On se les gèle, n'est-ce pas ? cria-t-il de façon à couvrir le vacarme produit par les moteurs. J'ai une Thermos de café, si tu as besoin de te réchauffer.

La cabine était plongée dans la pénombre. Seule la lumière produite par les cadrans du cockpit et les rayons de lune filtrant au travers des tourelles vitrées permettaient de s'orienter.

— Je préfère m'abstenir de boire, répondit Rosie Clarke en désignant un tube flexible relié au fuselage. Je ne vois pas comment je pourrais utiliser vos… toilettes avec un minimum de dignité.

— Je comprends, sourit Dale. Quel âge as-tu ? Dix-huit, dix-neuf ans ?

Née en Angleterre et élevée en France, Rosie n'avait pas encore fêté son dix-septième anniversaire. Elle se sentait flattée, mais redoutait qu'il ne s'agisse d'un piège qui se refermerait sur elle dès son retour au quartier général de CHERUB.

— Malheureusement, je ne peux pas répondre à cette question. Les règles de sécurité, vous savez ce que c'est.

Dale hocha la tête. Rompu aux manœuvres de largage, il ne se préoccupait guère du sort des agents qu'il conduisait en territoire ennemi, mais Rosie lui rappelait sa fille laissée au pays.

— D'où venez-vous ? demanda-t-elle.

— Du comté de Garfield, dans l'Utah. Je parie que tu n'en as jamais entendu parler.

Extrait de la publication

Le bombardier se cabra brutalement, si bien que Rosie dut poser les mains sur le sol de la cabine pour ne pas basculer jambes par-dessus tête. Elle sentit son estomac se retourner. Jusqu'alors, le pilote était demeuré au-dessous de la couverture des radars allemands, mais il devait prendre de l'altitude afin de localiser la zone de saut.

Les membres d'un groupe de partisans locaux étaient censés activer une balise lumineuse alimentée par un générateur électrique dès qu'ils entendraient les moteurs du *Fat Patty*. Eugène, le coéquipier de Rosie, se courba en deux pour se glisser hors du cockpit.

Ce militant communiste de vingt et un ans avait été chargé par Charles Henderson, l'officier de commandement de Rosie, de coordonner les réseaux de Résistance de la région de Lorient. Pendant deux ans, il avait recruté un grand nombre de partisans et les avait initiés aux techniques de sabotage et de renseignement dans le but de détruire la base de sous-marins fortifiée de Keroman.

Si Rosie flottait dans sa tenue de combat, celle d'Eugène semblait avoir été taillée sur mesure. Ses sourcils anguleux et ses cheveux gominés lui donnaient des airs de vampire de cinéma.

— Tout se passe comme prévu ? demanda Rosie.

— On attend plus que le signal lumineux, répondit Eugène. J'ai insisté pour observer le terrain depuis le cockpit. La dernière fois que j'ai sauté, le navigateur a confondu la balise avec un projecteur de la DCA allemande et j'ai dû marcher vingt kilomètres pour rejoindre mon objectif initial.

Eugène avait rejoint l'Angleterre pour rendre compte de son travail auprès de ses supérieurs, recevoir une formation aux techniques d'espionnage et s'accorder un peu de repos après deux années d'opérations clandestines en territoire occupé.

Rosie, elle, s'apprêtait à sauter pour la première fois depuis qu'elle avait obtenu sa qualification de parachutiste, deux ans

Extrait de la publication

plus tôt. Dès que le contact serait établi avec les membres du réseau d'Eugène, elle remplirait les fonctions d'opératrice radio et se chargerait de la formation des jeunes résistants.

Dale ôta ses écouteurs, quitta son siège et s'accroupit près d'une trappe aménagée dans le sol de la cabine. Quelques secondes plus tard, une ampoule rouge placée à la verticale de l'ouverture s'alluma.

— Balise droit devant, lança le pilote dans l'intercom. Largage dans une minute.

Cette annonce provoqua un vif remue-ménage à l'arrière de l'appareil. Eugène et Rosie sanglèrent hâtivement leurs parachutes puis attachèrent à leurs cuisses les encombrants paquetages contenant leur équipement. L'artilleur de la mitrailleuse située dans le nez de l'appareil quitta son poste afin d'aider Dale à pousser dans le vide les caisses de ravitaillement destinées à la Résistance.

— Vingt secondes. Vent nord nord-est, cent vingt pieds minute.

Gagnée par la nausée, Rosie se tourna vers Eugène.

— Ça veut dire qu'on va se déporter vers la gauche ou vers la droite ?

— Légèrement vers la gauche. Approche, tu vas sauter la première.

Une ampoule verte illumina la cabine. Dale souleva la trappe rectangulaire à l'aide d'une corde. Un vent violent s'engouffra dans le fuselage puis l'appareil tout entier se mit à vibrer.

Eugène fixa la sangle du parachute de sa coéquipière à la ligne métallique qui courait au plafond de l'avion.

— En position ! ordonna Dale.

Stabilisé à deux cents mètres d'altitude, le bombardier volait à cent cinquante kilomètres-heure, à la limite du décrochage. À chaque seconde, il s'éloignait de quarante mètres de la zone de saut initiale.

Extrait de la publication

Rosie s'assit au bord de la trappe, les jambes ballant au-dessus de l'abîme. En levant les yeux, elle surprit une expression anxieuse sur le visage de Dale. Eugène posa la main entre ses omoplates et la poussa dans le vide. Elle tomba comme une pierre pendant deux secondes. La sangle se tendit puis se détacha, libérant sa voile.

Le son rassurant de la soie claquant au vent parvint à ses oreilles. Si le pilote avait ordonné le largage à l'altitude prévue, il ne lui restait que quatorze secondes avant de toucher le sol. Elle distingua les contours d'une colline, mais chercha vainement du regard la balise lumineuse. Elle entendit le parachute d'Eugène se déployer au-dessus de sa tête, puis le craquement caractéristique des caisses rompant leur sangle. Une seconde plus tard, le *Fat Patty* vira lentement sur l'aile en direction de l'océan puis piqua vers le sol afin de se placer hors d'atteinte des radars.

Rosie compta à haute voix :

— Neuf Mississippi, dix Mississippi, onze Mississippi…

À cet instant, un faisceau de lumière croisa son regard. Elle resta éblouie quelques secondes, puis vit un bosquet se rapprocher à vitesse grand V. Au douzième Mississippi, elle tira sur une suspente et orienta sa trajectoire vers la droite.

Lorsqu'elle eut frôlé la cime des arbres, elle se trouva confrontée à une haute clôture de bois. La pointe de sa botte droite heurta l'obstacle mais elle effectua un roulé-boulé à quelques mètres de là.

Aussitôt deux torches se braquèrent dans sa direction, projetant son ombre démesurée sur les planches de l'enclos. Elle défit son harnais et rassembla hâtivement sa toile. Alors, elle entendit des mots prononcés en langue allemande.

Affolée, elle se laissa tomber sur les fesses et se tourna vers les hommes qui venaient à sa rencontre. Lorsqu'ils se trouvèrent à une dizaine de mètres de sa position, elle reconnut la silhouette de deux soldats casqués.

CHAPITRE DEUX

La Gestapo de Lorient avait établi son quartier général dans une grande villa confisquée à l'un des plus riches notables de la ville. L'Obersturmführer Huber était assis devant un petit bureau métallique, dans une salle d'interrogatoire aux murs nus. Une seconde table était réservée à la dactylographe chargée de consigner les confessions, mais il était une heure du matin, et aucune employée n'était disponible.

Vêtu d'un élégant complet gris, Huber accusait quelques kilos de trop. La chaîne en or de sa montre à gousset, fixée à l'un des boutons de son gilet, lui donnait des airs de dandy. Il étudiait ses ongles d'un air détaché lorsqu'un garde poussa une prisonnière dans la pièce. La fillette, d'une maigreur extrême, n'avait pas plus de quatorze ans. Elle ne portait qu'une culotte souillée et une veste d'homme tachée de sang dont les pans atteignaient ses genoux. Ses yeux étaient tuméfiés, son corps constellé de brûlures et d'ecchymoses.

— Édith Mercier, dit Huber lorsque le garde eut forcé la malheureuse à s'asseoir devant lui. Nous n'avons jamais eu le plaisir de nous rencontrer.

Édith brava le regard de l'officier. Son geôlier se tenait derrière elle, prêt à frapper. Elle n'avait jamais été conduite dans cette salle d'interrogatoire, mais elle était semblable à toutes les autres, avec son néon blafard vissé au plafond et sa forte odeur d'eau de Javel.

Extrait de la publication

— Cette petite salope communiste m'a craché au visage, expliqua le garde. Ça lui a valu une bonne paire de baffes.

— Oh, Édith, feignit de s'indigner Huber. Édith ! Qu'est-ce que c'est que ces manières ? Tu ferais bien de te montrer plus respectueuse. C'est dans ton intérêt, crois-moi. Et pour commencer, je te prierai de répondre gentiment à quelques questions. Dès que j'aurai obtenu satisfaction, tu pourras te laver, je te trouverai de quoi manger et tu bénéficieras de conditions d'incarcération plus confortables.

La jeune fille le considéra en silence.

— D'où te vient ce caractère obstiné ? poursuivit l'officier. Tu n'es qu'une gamine, à la fin. Qui crois-tu impressionner ? Tu cours au-devant de graves ennuis, ma petite. Si tu tiens à en endurer davantage, libre à toi. Mais si tu préfères en rester là, il te suffit de me dire tout ce que tu sais sur la bande de terroristes à laquelle tu as prêté assistance.

Accablé par le mutisme d'Édith, Huber se tourna vers son subordonné et haussa un sourcil. Ce dernier la frappa violemment à l'arrière du crâne, si bien qu'elle fut propulsée en avant et se cogna le front contre la table.

— Encore, dit l'officier.

Édith encaissa un coup si violent qu'elle glissa de sa chaise et s'affala sur le carrelage. Le garde la força à se relever puis serra les mains autour de son cou.

— Qui est Alphonse Clément ? demanda Huber. Quand l'as-tu rencontré pour la dernière fois ?

Édith sentit le sang lui monter à la tête. Le garde lâcha prise, saisit son poignet et lui tordit le bras derrière le dos.

— Est-on vraiment obligés d'en arriver là ? soupira l'officier en secouant doucement la tête.

— Je ne sais pas de qui vous parlez ! cria Édith lorsque la douleur se fit insoutenable.

Huber sortit un carnet de sa poche et le posa sur le bureau.

— Nous l'avons trouvé sur toi le jour de ton arrestation.

— Je n'ai jamais vu cet objet de ma vie.

— Pourtant, cette liste codée a bien été rédigée de ta main. Nous savons que tu fais passer des messages pour Eugène Bernard, et de nombreux témoins affirment que tu rends régulièrement visite à Alphonse Clément au port de pêche.

— Ils mentent ! hurla Édith. Ce sont des traîtres !

Huber se pencha en avant.

— Tu vas me dire tout ce que tu sais, ou je te promets la nuit la plus longue de ton existence.

Édith éclata d'un rire sans joie.

— La dernière fois que j'ai été interrogée, votre collègue a prononcé la même menace, mot pour mot. Mais comme lui, vous n'obtiendrez rien de moi.

— Qui essayes-tu de protéger ? Je me suis occupé de plusieurs de tes amis, et ils n'ont pas mis longtemps à cracher le morceau. Pourquoi risquer ta vie pour sauver leur peau ?

Édith lâcha un grognement.

— Si vous en savez autant que vous le prétendez, pourquoi êtes-vous ici, en pleine nuit, à me bombarder de questions ?

Huber avait conduit d'innombrables interrogatoires. Il savait que la plupart des suspects ne résistaient pas plus de quelques minutes aux mauvais traitements. Seul un tiers d'entre eux parvenait à tenir un jour ou deux, de façon à permettre à un complice ou à un proche de disparaître dans la nature. Un prisonnier sur cinquante était capable de supporter les souffrances qu'Édith avait endurées.

— Tu n'appartiens pas réellement à la famille de Brigitte Mercier, n'est-ce pas ? demanda l'officier en faisant signe au garde de reculer vers la porte.

Édith savait que son tourmenteur avait changé de stratégie dans l'espoir de gagner sa confiance. Elle devait profiter de ce moment de répit pour récupérer. Elle décida de jouer le jeu tout en prenant garde à rester concentrée et à ne pas lâcher d'information capitale.

Extrait de la publication

— Je n'ai jamais connu mes parents, expliqua-t-elle. Mme Mercier m'a adoptée quand j'étais toute petite.

— Mais elle te forçait à travailler, n'est-ce pas ?

— Je m'occupais de l'écurie et je rendais quelques services aux filles de ses maisons de tolérance.

Huber hocha la tête avec une tristesse composée.

— C'était davantage une patronne qu'une mère, si je comprends bien. La vie n'a pas toujours été rose, n'est-ce pas ?

— C'était toujours mieux que l'orphelinat. Enfin, ça, c'était avant que vous ne la fassiez assassiner.

— Mme Mercier a été victime d'un malheureux accident cardiaque lors d'un interrogatoire de routine.

— Pas de chance. Elle seule aurait pu répondre aux questions qui vous préoccupent.

Malgré la rage qui l'habitait, Huber tenta une dernière fois d'amadouer sa prisonnière.

— Elle te forçait à dormir dans l'écurie, comme une bête.

Édith était ulcérée par ces insinuations visant à salir la mémoire de sa protectrice.

— Et je suppose que je vais vivre dans le luxe, maintenant que la Gestapo s'occupe de mon cas…

L'officier se frotta les yeux, puis s'accorda quelques instants de réflexion.

— Où sont passés les animaux dont tu t'occupais ?

Il venait de toucher un point sensible. Édith se refusait à repenser à cet événement. Elle sentit une boule grossir dans sa gorge.

— Mon petit doigt m'a dit que tu avais vécu un moment terrible, insista Huber. Tes chevaux adorés brûlés vifs lors d'un raid aérien *britannique*… Tu as dû être dévastée.

Il voyait juste. Ce drame avait affecté Édith plus qu'aucun autre, y compris la mort de Mme Mercier.

Pour le plus grand plaisir de l'officier, une larme roula sur la joue de la jeune fille.

— Faites-nous porter du café et une cuvette d'eau tiède, lança-t-il à l'adresse du garde. Cette enfant a besoin de faire un brin de toilette.

— Vraiment, monsieur ? Méfiez-vous d'elle. Elle est prête à tout. Elle a mordu Thorwald au poignet, si profondément qu'on pouvait voir les tendons.

— Thorwald est un imbécile, répliqua Huber en se levant d'un bond. Édith n'est qu'une enfant, et je n'apprécie pas que vous contestiez mes ordres.

— Comme vous voudrez, monsieur, répondit le garde avant de claquer les talons et de quitter la pièce.

Huber contourna le bureau et posa une main sur l'épaule de sa victime.

— Je peux m'arranger pour te rendre la vie plus facile, dit-il. J'ai juste besoin d'un peu de grain à moudre.

Édith considéra le carnet posé sur la table.

— Tout ce qui se trouve là-dedans est rédigé dans un code très simple que m'a enseigné Eugène, dit-elle.

Huber était aux anges. Les jeunes agents de la Gestapo, comme Thorwald, considéraient qu'il avait fait son temps, mais aucun d'entre eux n'était jusqu'alors parvenu à faire craquer Édith. À ses yeux, son évocation de l'incendie qui avait ravagé les écuries relevait du pur génie.

Édith ouvrit le carnet.

— Les noms sont inscrits dans cette colonne. Ici se trouvent les adresses et les dates. Là, les lieux où nous nous sommes rencontrés et les détails du paiement.

— Tous les complices du réseau sont rémunérés ?

— Oui. Ils reçoivent de l'argent, mais aussi du chocolat et du café lorsque le ravitaillement le permet. Eugène estime qu'ils doivent être considérés comme des soldats de métier. Leur solde n'est pas très élevée, mais il pense que c'est un moyen de démontrer que les Anglais et les Américains sont conscients des risques qu'ils encourent.

Extrait de la publication

— Comment fonctionne ce code ? demanda Huber.

— Il faut tracer une grille. Auriez-vous de quoi écrire ?

L'officier tira un stylo plume de la poche intérieure de sa veste, en dévissa le capuchon et le remit à Édith. D'une écriture minuscule, elle traça trois rangées de quatre lettres sur une page vierge.

— Ma main tremble, dit-elle. Thorwald m'a tordu les doigts.

— J'en suis navré, ma petite, soupira Huber en se penchant pour déchiffrer l'inscription.

V E F N
I L R C
V A A E

Il fronça les sourcils, puis eut l'idée de déchiffrer la grille de haut en bas.

Les mots *Vive la France*[2] se formèrent devant ses yeux. Le credo de la Résistance. Au moment précis où l'officier comprit qu'il s'était fait berner, Édith plongea la pointe du stylo plume dans son cou.

Elle n'avait jamais reçu d'entraînement au combat, mais Eugène lui avait prodigué quelques conseils théoriques. Conformément à ses enseignements, elle avait frappé à la jugulaire.

Lorsqu'elle retira le stylo, un jet de sang sous pression jaillit de la blessure. Huber essaya de crier, mais ses poumons étaient déjà engorgés. Il lâcha un gargouillis sinistre, tituba en arrière et s'effondra sur le bureau de la dactylographe.

Le quartier général de la Gestapo était placé sous bonne garde, mais Édith décida de tenter sa chance. Foulant pieds nus le sol inondé de sang, elle tourna la poignée de la porte

2. En français dans le texte. (NdT)

et se retrouva nez à nez avec le garde encombré d'une cafetière et d'une cuvette d'eau claire.

Elle fonça tête baissée et bouscula son adversaire, qui lâcha les récipients. Elle ne put enchaîner que trois foulées dans le couloir avant qu'il ne la rattrape.

— Alerte ! cria-t-il.

Elle tenta de lui porter un coup de stylo, mais il intercepta aisément son poignet et le tordit de toutes ses forces jusqu'à ce qu'elle lâche prise. Enfin, il lui cogna violemment la tête contre un mur.

À l'instant où Édith s'effondrait sans connaissance, deux SS en uniforme dévalèrent l'escalier menant au rez-de-chaussée. Le garde déboula dans la salle d'interrogatoire et découvrit le corps sanglant de son supérieur.

— Il est mort ? demanda l'un des SS.

— Bon Dieu, est-ce que tu es aveugle ?

Extrait de la publication

CHAPITRE TROIS

L'un des Allemands s'adressa à Rosie en français :

— Reste où tu es ! Lève *lentement* les mains au-dessus de la tête.

Mais elle se trouvait à une dizaine de mètres de ses adversaires et n'avait aucune intention de se rendre. Elle ôta les attaches qui retenaient le paquetage à sa combinaison, tira le petit pistolet automatique glissé dans l'une de ses bottes et lâcha deux balles au jugé en direction des soldats.

— Eugène ? cria-t-elle avant de se mettre à courir.

Les balles n'avaient pas atteint leur cible, mais les Allemands, saisis de stupeur, avaient battu en retraite derrière une meule de foin. En examinant les alentours, elle repéra facilement plusieurs toiles claires éparpillées dans le champ.

— Rosie, à terre ! hurla Eugène.

Ignorant où se trouvait son coéquipier, elle gravit maladroitement une butte herbeuse.

— À terre ! répéta Eugène.

Lorsqu'elle se décida à obéir à son injonction, il signala sa présence à l'orée du bois tout proche en lâchant une courte rafale de pistolet-mitrailleur.

— Qu'est-ce que c'est que ce foutoir ? s'étrangla-t-elle lorsqu'elle eut parcouru la dizaine de mètres qui la séparaient de son partenaire.

— Ils ont dû être informés de notre arrivée. Le vent nous a déportés de deux cents mètres. Si nous avions atteint notre objectif initial, nous aurions été encerclés.

À cette pensée, Rosie éprouva un sentiment de terreur rétrospective.

— Comment s'est passé ton atterrissage ? demanda Eugène.

— Mon pied a heurté une clôture, mais rien de bien méchant.

— Les Boches ont aperçu cinq parachutes. Avec un peu de chance, ils pensent avoir affaire à un commando au grand complet. Pour l'instant, je crois que la rafale les a un peu refroidis, mais nous devons quitter les lieux avant qu'ils n'essayent de nous prendre en tenaille.

Progressant jambes fléchies, Eugène ouvrit la voie. Il avait sanglé autour de son torse un grand sac à dos trouvé dans l'une des caisses de ravitaillement. Bientôt, les faisceaux de lumière se firent innombrables et des exclamations en allemand retentirent. Cependant, les soldats ne semblaient pas pressés de se frotter à cinq partisans armés de pistolets-mitrailleurs.

Lorsque les deux agents eurent parcouru quelques kilomètres en pleine campagne, ils firent halte derrière une grange pour reprendre leur souffle et se désaltérer.

— Tu peux continuer ? demanda Eugène.

— Je me sens en pleine forme, répondit Rosie en s'aspergeant le visage, penchée au-dessus d'un abreuvoir. Finalement, tout cet entraînement n'était pas complètement inutile.

— Plus aucun signe des Allemands, mais s'ils disposent de chiens pisteurs, ils retrouveront bientôt notre trace.

— Qu'est-ce qui a bien pu se passer ? Qu'est-ce qu'ils fichaient pile sur notre point de largage initial ?

Eugène haussa les épaules.

— Il s'agit peut-être d'un pur hasard, mais je redoute que la Gestapo n'ait infiltré mon organisation lorsque je me

trouvais en Angleterre. Si c'est le cas, nos activités n'ont plus aucun secret pour l'ennemi.

— Mais pourquoi les Allemands n'ont-ils pas investi une zone plus vaste ? Ils ne semblent pas très bien organisés.

— Je suppose qu'ils surestiment la précision de nos largages. Ou peut-être l'un de mes gars a-t-il lâché une information légèrement erronée, pour nous donner une chance de leur filer entre les pattes.

— Je ne comprends pas… dit Rosie. Les membres du réseau n'ont jamais cessé de communiquer par radio.

— Les Boches ont pu capturer l'un de mes opérateurs et le retourner. Ce ne serait pas la première fois.

— Qu'allons-nous faire, à présent ?

— Nous devons rejoindre une cache disposant d'un émetteur radio avant le lever du jour.

— Ne risquons-nous pas de tomber dans une embuscade, si son existence a été dévoilée ?

Eugène secoua la tête.

— Aucun risque. C'est ma planque personnelle. Personne n'en connaît l'existence. Nous nous laverons, nous nous restaurerons puis nous nous accorderons un peu de repos. Ensuite, tu transmettras un message au quartier général afin d'expliquer ce qui vient de se passer. Tu leur demanderas de rechercher tout élément suspect dans les transmissions reçues depuis Lorient au cours des sept dernières semaines.

∴

Lorsque Édith revint à elle, deux gardes la traînaient au bas d'un escalier. Des hurlements se faisaient entendre aux quatre coins du bâtiment, signe qu'elle n'avait pas perdu connaissance plus de quelques minutes.

— Je l'ai tué, ce salaud ? bredouilla-t-elle, incapable de redresser la tête.

Les hommes restèrent muets, mais l'un d'eux raffermit sa prise sur son bras. Malgré la douleur, Édith se réjouissait d'avoir semé la terreur et le chaos au sein de la Gestapo. Elle essaya d'entonner *Le Chant des partisans*, mais son crâne ballait violemment, et elle était incapable de contrôler les mouvements de sa mâchoire.

La porte d'une cellule grinça sur ses gonds. Elle s'effondra sur le béton nu, dans une flaque de liquide poisseux. Un seau incrusté d'excréments séchés était posé dans un angle.

— Tu seras pendue pour ce que tu as fait, gronda l'un des geôliers avant de claquer la porte, abandonnant Édith dans l'obscurité absolue.

— Vous m'auriez pendue de toute façon ! hurla-t-elle, comme dopée par la colère et la douleur. Au moins, je partirai heureuse d'avoir crevé une pourriture de nazi !

Elle essaya vainement de trouver une position confortable malgré les multiples contusions dont elle souffrait. Elle s'adossa à un mur, plia les genoux sous son menton puis plaça la veste sur ses jambes.

Elle était déterminée à ne pas pleurer, à ne pas offrir aux Allemands la satisfaction de l'entendre sangloter, mais dans ce cachot obscur, elle ne voyait plus rien, plus rien que la mort indigne à laquelle ses ennemis l'avaient condamnée.

Extrait de la publication

CHAPITRE QUATRE

Après l'invasion de l'été 1940, les autorités allemandes avaient contraint des centaines de milliers de paysans français à fuir le littoral atlantique déclaré zone militaire. Trois ans plus tard, les fermes abandonnées tombaient en ruine et les champs avaient disparu sous les mauvaises herbes. Au grand dam de l'occupant, la campagne fourmillait désormais de cachettes où les partisans pouvaient trouver refuge ou entreposer vivres et matériel.

Eugène avait établi sa planque personnelle dans une minuscule fermette, à six kilomètres du centre de Lorient. Perchée sur une butte à bonne distance de la première route goudronnée, elle offrait une excellente visibilité dans toutes les directions.

Outre l'équipement contenu dans leur paquetage, les deux coéquipiers disposaient d'un émetteur radio, d'armes et de nourriture en boîte enterrée dans les champs environnants.

Rosie était impressionnée par le sang-froid affiché par Eugène depuis leur arrivée mouvementée sur le sol français, deux jours plus tôt. Il réglait méthodiquement chaque problème avec calme et détermination, guère plus ému que s'il étudiait une grille de mots croisés.

Ils avaient fait profil bas pendant vingt-quatre heures, ne quittant que rarement les deux pièces au sol de terre battue. Ils s'étaient simplement autorisé une brève excursion dans le

Extrait de la publication

pré voisin pour déterrer des boîtes de conserves et récupérer la radio dissimulée dans une grange.

Rosie avait transmis un bref message chiffré afin d'informer l'état-major des conditions de leur arrivée, et leur avait recommandé d'étudier les messages reçus depuis Lorient lors du séjour d'Eugène en Angleterre.

Le lendemain – c'était un lundi –, Eugène se mit en route avant le lever du jour. Estimant qu'il était trop risqué de s'aventurer dans le centre-ville, il avait dressé mentalement une liste de ses contacts dans les faubourgs et les villages environnants.

C'était pour la plupart de simples sympathisants, des hommes et des femmes qui se contentaient de fermer les yeux au moment opportun ou de rendre de menus services aux partisans les plus actifs.

Rosie demeura à la ferme afin de réceptionner les communications en provenance d'Angleterre. Ne sachant ni quand Eugène la rejoindrait, ni même s'il survivrait à son escapade en territoire ennemi, elle était folle d'inquiétude. Après avoir pris un petit déjeuner composé de pommes et de poires cueillies dans le verger, elle essaya de tuer le temps en feuilletant un exemplaire écorné du *Manifeste du parti communiste*.

Deux écoles de pensée s'opposaient au sein de la Résistance. Eugène et ses camarades communistes pensaient qu'une révolution prolétarienne balaierait l'Europe dès la chute de l'Allemagne nazie. Le capitaine Charles Henderson tenait les marxistes pour de parfaits idiots qui auraient mieux fait, comme lui, de visiter la Russie pour se faire une idée des conditions de vie sous le régime bolchevique.

Rosie ne s'était pas forgé de conviction, et la lecture du *Manifeste du parti communiste* ne répondait à aucune de ses interrogations. Elle en parcourut quelques pages sans qu'aucun concept ne pénètre son esprit.

À onze heures, elle commença à déployer l'antenne de la radio. Comme tous les opérateurs, elle avait appris par cœur les horaires des fenêtres de transmission et de réception des messages. Cette procédure sécurisée était si restrictive que certaines réponses à des questions cruciales mettaient deux jours pour parvenir aux équipes sur le terrain, voire davantage lorsque les transmissions étaient brouillées par les Allemands ou altérées par les conditions météorologiques défavorables.

Lorsque Rosie eut installé l'antenne dans le champ en jachère situé derrière la ferme, elle fit chauffer les lampes de la radio reliée à une batterie. À l'ouverture de la fenêtre de réception, elle s'assit devant l'appareil, un crayon et un carnet sur les genoux, puis posa une paire d'écouteurs sur ses oreilles.

Tout comme il est possible d'identifier un individu à son écriture, on peut distinguer un opérateur radio à sa cadence particulière lorsqu'il émet un message en code morse. Dès que les premiers signaux sonores se firent entendre, Rosie reconnut la signature de Joyce Slater.

Joyce, opératrice de l'Unité de recherche et d'espionnage B, était experte en déchiffrage et en analyse des transmissions. La veille, elle avait adressé un bref message indiquant qu'elle n'avait rien détecté de suspect dans les messages reçus de Lorient au cours des sept semaines écoulées, mais qu'un spécialiste avait été chargé de mener des investigations plus poussées.

L'émission dura quatre minutes. Le signal faiblit à deux reprises, si bien que Rosie manqua une courte chaîne de caractères, mais une telle défaillance n'avait rien d'exceptionnel. Après avoir replié l'antenne et éteint l'appareil de façon à épargner la batterie, elle s'assit à une table puis entreprit de décoder le message.

Les nouvelles n'étaient pas bonnes. Depuis le 9 mai, l'opérateur radio d'Eugène avait omis à trois reprises de faire figurer le code de sécurité composé de trois lettres

Extrait de la publication

qui garantissait l'authenticité des communications. Ce détail aurait dû immédiatement éveiller les soupçons, mais cet oubli avait été considéré comme une simple négligence.

À partir du 12, les messages comportaient tous le code d'authentification, mais Joyce était convaincue que quelqu'un s'efforçait d'imiter la cadence singulière de l'opérateur d'Eugène, allongeant exagérément points et tirets, si bien que certains mots s'imbriquaient les uns dans les autres.

Joyce en avait déduit que le chef opérateur radio du réseau de Lorient avait été arrêté aux alentours du 9 mai. Contraint par ses geôliers d'adresser des rapports mensongers, il avait essayé d'alerter le quartier général en omettant délibérément de faire figurer le code de sécurité. À partir du 12 mai, un opérateur allemand l'avait définitivement remplacé.

∴

Eugène regagna la ferme en fin d'après-midi. Ce qu'il avait découvert au cours de son escapade confirmait le rapport de Joyce.

— Tout le monde est mort de trouille, dit-il en se laissant tomber sur une chaise, le regard noir et le visage secoué de tics. Les rares connaissances que j'ai croisées ont refusé de m'adresser la parole. J'ai dû les secouer gentiment pour obtenir des informations. Personne ne sait précisément ce qui s'est passé, mais la Gestapo devait avoir infiltré le réseau depuis des mois. Tous les camarades ont été arrêtés en une seule et même rafle. Mme Mercier est morte sous la torture vendredi dernier. Ils ont embarqué les filles de la lingerie, mes mécanos de la base de sous-marins, quelques messagers, mes opérateurs radio et les personnes occupant les deux dernières planques d'où ils avaient effectué leurs transmissions. Apparemment, seul Alphonse Clément a échappé à l'arrestation.

Extrait de la publication

— Je suis navrée, soupira Rosie en posant une main sur l'épaule de son coéquipier. Veux-tu un verre de vin ? Ça t'aidera à te détendre.

Elle lui remit un gobelet émaillé dont il engloutit le contenu en trois gorgées.

— Plus d'une dizaine de personnes ont été exécutées. La plupart ont été pendues devant la gare de Lorient et abandonnées à la vue de tous.

Des larmes roulèrent sur ses joues.

— Une femme m'a craché au visage. Elle a dit que sa fille avait été violée avant d'être assassinée. Elle pense que je suis seul responsable.

— Tu n'as rien à te reprocher. Elle était bouleversée, voilà tout.

Eugène se tordit les mains puis éclata en sanglots.

— Lorsque la révolution ouvrière triomphera, nous nous souviendrons du sacrifice de ces patriotes.

Aux yeux de Rosie, ce recours à la propagande communiste sonnait terriblement faux.

— Est-il encore possible de reconstituer le réseau ? demanda-t-elle.

— Impossible. La Gestapo a arrêté tant de monde qu'il faudrait repartir de zéro. Et les gens ont tellement peur… Quoi qu'il en soit, mon rôle dans la Résistance s'achève ici. Les Boches possèdent mon signalement, peut-être même des photos de surveillance.

— Avez-vous une idée de l'identité de celui qui nous a trahis ?

— Est-ce que ça a la moindre importance, désormais ? Nous ne sommes ni le premier ni le dernier groupe à être démantelé.

— Dans ce cas, il ne nous reste plus qu'à quitter la région au plus vite. Nous allons rejoindre Paris et entrer en contact avec le réseau Lacoste. Ils nous confieront un objectif secondaire ou organiseront notre retour en Angleterre.

Extrait de la publication

Eugène lâcha un soupir.

— J'ai toujours un contact, dit Eugène. Une Allemande en poste au quartier général de la Gestapo. Je n'ai jamais parlé d'elle à personne, de peur de la compromettre.

— Une Allemande ? s'étonna Rosie.

— Je l'ai rencontrée à l'époque où je travaillais dans les établissements de Mme Mercier. Elle a une cinquantaine d'années. Son mari était pilote dans la Luftwaffe. Il s'est tué en Pologne, au début de la guerre. Ses deux fils sont morts sur le front de l'Est. Elle n'éprouve aucune sympathie pour les nazis.

— Vous… vous avez une liaison ?

Eugène éclata de rire.

— Elle pourrait être ma mère. C'était juste une pauvre femme esseulée qui avait besoin de parler.

— Et elle connaît la nature de tes activités clandestines ?

— Au cours des premiers mois, je me suis contenté de lui soutirer discrètement des informations. À la mort de son second fils, elle a manifesté une telle haine envers le régime hitlérien que j'ai prudemment abordé la possibilité qu'elle puisse se mettre au service de la Résistance. Au début, j'ai craint qu'elle ne nous manipule, mais les détails qu'elle nous a communiqués se sont révélés d'un tel intérêt qu'il est exclu qu'elle ait joué un double jeu.

— Mais elle n'a rien fait pour empêcher les arrestations.

— Si elle en avait été informée, je suis convaincu qu'elle aurait trouvé un moyen de nous avertir. Lorsque je l'ai rencontrée, aujourd'hui, elle était sincèrement bouleversée. À propos, tu te souviens d'Édith ?

— Vaguement, répondit Rosie. La gamine maigrichonne qui vivait dans l'écurie de Mme Mercier ?

Eugène hocha la tête.

— D'après mes informations, la Gestapo a obtenu toutes les informations qu'elle désirait. Les prisonniers qui n'ont

Extrait de la publication

pas été pendus ont déjà été déportés. Seule Édith a résisté. Non seulement elle a enduré les pires souffrances pendant deux jours sans rien révéler à ses tortionnaires, mais elle a liquidé un officier en lui plantant un stylo plume dans la jugulaire.

Rosie esquissa un sourire.

— Il n'y a pas de quoi se réjouir, lâcha Eugène. Les Boches ont l'intention de faire un exemple. Ils veulent la pendre en public devant la gare, en même temps que les mères de deux garçons qui travaillaient pour moi à la base des sous-marins.

Rosie sentit sa gorge se serrer.

— Ces femmes ont-elles participé à des opérations de la Résistance ?

— Non, sauf si l'on considère qu'une mère qui prépare le repas de son fils commet un acte de sabotage. Les méthodes allemandes sont très efficaces. Même les résistants les plus convaincus rechignent à se battre lorsque la vie de leurs proches est en jeu.

— Y a-t-il un moyen d'empêcher ces exécutions ?

— Les mères sont retenues dans la prison de la ville, et il est inutile d'espérer les en délivrer. Mais mon amie a promis de se renseigner au sujet d'Édith. Et si une occasion se présente de la sauver, je suis déterminé à la saisir.

Extrait de la publication